

# « L'homme en face d'une nature qui le repousse » : forêt et territoire dans la littérature de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle

Maude Flamand-Hubert

Volume 68, Number 3-4, Winter-Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1033638ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1033638ar>

[See table of contents](#)

## Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

## ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

## Cite this article

Flamand-Hubert, M. (2015). « L'homme en face d'une nature qui le repousse » : forêt et territoire dans la littérature de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 68(3-4), 301-324.  
<https://doi.org/10.7202/1033638ar>

## Article abstract

In this paper, we propose exploring the sensibilities as regard the territory of Quebec by focussing on representations of the forest in literary discourses during the first half of the twentieth century. Our research focuses on literary works as discourses on the social, cultural, political and economic context surrounding territorial expansion and is a first step in de-compartmentalizing interdependent universes. In an intellectual environment where the image of the forest seemed caught between two ideologies -the agricultural past versus the surge of sciences- these authors initiated a collective dialogue about the symbolic space occupied by forests in society and, by extension, the larger issue of the social relationships to the territory. These literary works show that, amidst the State's actions, the appropriation of the territory was proposed as a collective and multidimensional act.

# « L'homme en face d'une nature qui le repousse<sup>1</sup> » : forêt et territoire dans la littérature de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle

MAUDE FLAMAND-HUBERT  
*Département sociétés, territoires et développement*  
*Université du Québec à Rimouski*  
*Histoire moderne et contemporaine*  
*Paris IV Sorbonne*

**RÉSUMÉ** • Dans cet article, nous proposons une incursion dans l'univers des sensibilités entretenues à l'égard du territoire, en nous attardant aux représentations véhiculées par les discours tenus sur la forêt dans les œuvres littéraires produites au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Le travail mené ici propose une lecture des œuvres littéraires comme discours articulé au contexte social, culturel, politique et économique d'expansion territoriale et se veut une première esquisse des possibilités de décloisonner ces univers interdépendants. Dans un environnement intellectuel où la forêt semble immobilisée entre la domination d'une idéologie tournée vers la terre et l'essor des sciences, en introduisant la forêt dans leurs œuvres, les auteurs engagent un dialogue collectif sur la place qu'occupe celle-ci dans la société, et par extension plus largement sur les rapports sociaux entretenus au territoire. Les œuvres littéraires permettent de saisir qu'à l'instar des actions menées par l'État, l'appropriation du territoire se présente comme un geste collectif multidimensionnel.

**ABSTRACT** • In this paper, we propose exploring the sensibilities as regard the territory of Quebec by focussing on representations of the forest in literary discourses during the first half of the twentieth century. Our research focuses on literary works as discourses on the social, cultural, political and economic context surrounding territorial expansion and is a first step in de-compartmentalizing interdependent universes. In an intellectual environment where the image of the forest seemed caught between two ideologies -the agricultural past

1. Léo-Paul Desrosiers, « Préface », dans Marie Le Franc, *La rivière solitaire* (Montréal et Paris, Fides, 1957 [1934]), 9.

versus the surge of sciences- these authors initiated a collective dialogue about the symbolic space occupied by forests in society and, by extension, the larger issue of the social relationships to the territory. These literary works show that, amidst the State's actions, the appropriation of the territory was proposed as a collective and multidimensional act.

## INTRODUCTION

La prise de possession physique du territoire est un enjeu fondamental dans l'affirmation des pouvoirs de l'État. L'importance des tâches reliées à l'exploration et à l'arpentage de l'espace, surtout lorsque celles-ci ont lieu en terroir neuf, n'est plus à démontrer. Non seulement il s'agit du moyen par lequel les autorités administratives peuvent prouver leur emprise sur le territoire, il participe également à l'élaboration d'un argumentaire sur la nation<sup>2</sup>. Au Québec, le lien qui se tisse entre le territoire et l'identité est particulièrement important au tournant du XX<sup>e</sup> siècle et dans les décennies qui suivent, dans un contexte où l'État provincial tente de s'affirmer sur l'échiquier canadien et international. La pierre d'assise de cette volonté d'affirmation repose alors sur deux dimensions : la colonisation et l'exploitation des ressources naturelles. Mais le jeune État québécois, qui voit dans ces deux actions un moyen de consolider sa démographie et son économie, maîtrise encore bien mal les composantes géophysiques de l'espace qui s'offre à lui. Durant le siècle précédent, les avancées de la colonisation ont surtout été menées sous la responsabilité du clergé et des sociétés de colonisation, alors que l'exploitation des ressources naturelles, principalement la forêt, est laissée à l'initiative des entrepreneurs et des compagnies. De façon générale, les activités de l'État demeurent alors très rudimentaires<sup>3</sup>.

2. Les travaux menés sur l'histoire de l'arpentage et de la cartographie sont révélateurs à cet égard. L'arpentage, en raison de sa fonction de découpage de l'espace, permet de déterminer les frontières, de circonscrire les utilisations et de préciser les droits de propriété et d'usage. Mais en plus, au début du XX<sup>e</sup> siècle, les rapports d'arpentage constituent un corpus de données démontrant que l'espace a été parcouru, que l'on en connaît les ressources et que l'on détient une notion de son potentiel et de son organisation. À ce sujet, on peut consulter les ouvrages de Claude Boudreau et Michel Gaumond, *Le Québec sous l'œil de l'arpenteur géomètre* (Québec, Publications du Québec, 2007), 140 p.; Don W. Thomson, *L'homme et les méridiens. Histoire de l'arpentage et de la cartographie au Canada*, vol. 2, de 1967 à 1917 (Ottawa, Information Canada, 1973), 363 p.; vol. 3, de 1917 à 1947 (Ottawa, ministère des Approvisionnements et Services, 1985), 408 p.

3. James Iain Gow, *Histoire de l'administration publique québécoise, 1867-1970* (Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1986), chap. 3; René Hardy et Normand Séguin, *Forêt et société en Mauricie* (Québec, Septentrion, 2011 [1984]), 337 p.; Normand Séguin, *La conquête du sol au XIX<sup>e</sup> siècle* (Québec, Les Éditions du Boréal Express, 1977), 295 p.

Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, à l'image des grandes nations occidentales, l'État québécois entreprend sa modernisation, qui passe notamment par un plus grand investissement de ressources dans l'organisation et la gestion du territoire<sup>4</sup>. Malgré les avancées techniques dans le domaine de l'arpentage et les efforts investis, l'exploration du nord demeure néanmoins une tâche complexe et comportant de nombreux dangers. Sans compter que l'ouverture de l'œkoumène et le projet politique qui la soutient entraînent dans leur sillage de nouvelles configurations non seulement spatiales, mais également sociétales. L'évolution des modes d'exploitation et de production trouve une résonance à même le quotidien des individus et des collectivités, et métamorphose les sensibilités entretenues à l'égard du territoire. Dans cet article, nous proposons une incursion dans l'univers de ces sensibilités en nous attardant aux discours tenus sur le thème de la forêt dans les œuvres littéraires de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. En raison de l'importance qu'occupe alors la forêt comme composante du milieu et comme ressource – les redevances que rapporte son exploitation représentent la deuxième source de revenus de l'État, après les subsides fédéraux – les représentations dont elle est l'objet se font plus largement le vecteur des transformations de nos rapports sociaux au territoire<sup>5</sup>.

### **LA FORÊT : UN GRAIN DE SABLE DANS L'ENGRENAGE DU TERROIR**

La lecture des œuvres que nous proposons est alimentée par une réflexion qui s'inscrit dans la continuité des travaux menés sur la notion de *gouvernementalité*, proposée à l'origine par Michel Foucault. La question d'une gestion « biopolitique » comme base du pouvoir de gouverner les populations a été reprise et mise à l'avant-plan des recherches environnementales,

4. Les États-Unis, la France, l'Allemagne et les pays scandinaves sont cités comme principaux modèles. Dans le domaine de la forêt, les premiers ingénieurs forestiers québécois sont formés à l'Université Yale, aux États-Unis, ainsi qu'à l'école de Nancy, en France.

5. Les résultats présentés dans cet article s'inscrivent dans le cadre d'une thèse de doctorat intitulée *La forêt québécoise au XX<sup>e</sup> siècle : représentations et politiques*, qui couvre la période de 1900 à 1970 et s'appuie sur un corpus constitué de documents législatifs et administratifs (les *Rapports annuels du ministère des Terres et Forêts*, les documents textuels et cartographiques produits par ce ministère, les débats parlementaires et les articles de loi), d'œuvres littéraires et de médias écrits. Dans cet article, seul le volet littéraire des années 1900 à 1945 est abordé. Je tiens à remercier Nathalie Lewis et Andrée Corvol, mes directrices de thèse, ainsi que les évaluateurs de la RHAF, qui ont, par leurs commentaires, permis de préciser le propos de cet article. La réalisation de cette recherche a bénéficié de l'appui du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSH) – Programme de bourses d'études supérieures du Canada Vanier; du programme Frontenac – Bourses de mobilité pour les doctorants inscrits en cotutelle de thèse franco-québécoise (MRIF et consulat général de France à Québec); du Programme de soutien à la recherche de la Fondation de BANQ; de la Fondation de l'UQAR; et du Centre de recherche sur le développement territorial (CRDT).

en raison de l'étroite relation entretenue entre l'essor des sciences et la constitution de l'État libéral. Foucault formulait cette relation dans la façon dont le gouvernement prend en charge « les hommes, mais dans leurs rapports, leurs liens, leurs intrications avec ces choses que sont les richesses, les ressources, les subsistances, le territoire bien sûr, dans ses frontières, avec ses qualités, son climat, sa sécheresse, sa fertilité<sup>6</sup> ». Si les œuvres littéraires sont ici à l'honneur, c'est parce qu'elles apparaissent comme un moyen d'approcher cette zone floue et plus difficile à cerner que Foucault nommait « ces autres choses » avec lesquelles les hommes sont aussi en rapport, « telles, les coutumes, les habitudes, les manières de faire ou de penser, et [...] les accidents ou les malheurs, comme la famine, les épidémies, la mort<sup>7</sup> ». En un mot, tout ce qui participe à créer du sens et qui interpelle les sensibilités.

L'étude des textes, bien qu'elle emprunte aux techniques de l'herméneutique littéraire, se veut davantage une analyse de discours dont les visées sont de cerner le type et le degré des liens qu'entretient la forêt dans les textes littéraires en regard de leur insertion dans un contexte à la fois culturel, social, politique et économique. La notion de représentation y est centrale, d'après une définition qui s'inscrit dans les traces des propositions de Roger Chartier sur les luttes de représentations comme rapports de force symboliques<sup>8</sup>. Dans cette perspective, les représentations occupent un rôle fondamental dans la construction des identités sociales et dans la capacité à faire reconnaître, ou non, ces identités. Les représentations n'appartiennent donc pas qu'au monde de l'idéal et de l'imagination, et n'ont pas qu'une fonction politique instrumentale. Elles entretiennent également une relation dynamique, pratique et concrète avec l'objet. Elles deviennent ici une construction sociale à caractère fonctionnel, au sens où elles permettent d'une part aux acteurs d'entrer en relation collectivement avec un objet, en créant et en partageant des images de celui-ci, et d'autre part parce qu'elles participent à produire un cadre à

6. Michel Foucault, « La gouvernementalité », *Dits et écrits 1954-1988. Tome III, 1976-1979* (Paris, Gallimard, édition établie sous la direction de Daniel Defert et François Ewald, 1994), 643. Sur le rapport entre la modernisation de l'État et la science, voir notamment Stéphane Castonguay, « Construire un environnement minier. Les sciences de l'État moderne », dans Brigitte Caulier et Yvan Rousseau, dir., *Temps, espaces et modernités* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009), 291-327; Stéphane Castonguay, *Protection des cultures, construction de la nature. Agriculture, foresterie et entomologie au Canada 1884-1959* (Sillery, Septentrion, 2004), 366 p.

7. M. Foucault, *Dits et écrits... op. cit.*, 644.

8. Roger Chartier, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitude et inquiétude* (Paris, Albin Michel, 1998),

l'action et à légitimer l'action politique<sup>9</sup>. Ces images peuvent donner forme à des discours aussi diversifiés que peuvent l'être une carte, une photographie, un graphique, une allocution politique ou un poème<sup>10</sup>.

Se pose dès lors rapidement le problème du type de rapport à l'objet qui est produit et de sa recevabilité, ou de la qualification/désqualification des différentes formes de savoirs au rang de vérité, bien souvent en fonction de leur degré d'objectivité et de leur pouvoir comme référent pour rendre compte de la réalité<sup>11</sup>. Dans un environnement intellectuel où la forêt semble immobilisée entre la domination d'une idéologie tournée vers la terre et l'essor des sciences, en introduisant la forêt dans leurs œuvres, les auteurs engagent un dialogue collectif sur la place qu'occupe celle-ci dans la société, et par extension plus largement sur les rapports sociaux entretenus au territoire.

Un premier positionnement s'impose en regard du contexte littéraire, et plus particulièrement du courant dit *régionaliste* – ou « du terroir » –, qui domine dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Jusqu'à maintenant, la littérature du terroir a été principalement problématisée en relation avec la notion d'idéologie, idéologie de la survivance et du repli, « repli sur soi-même, repli sur la terre, repli sur le passé<sup>12</sup> » qui domine alors dans l'espace public. Ce courant littéraire est reconnu pour les éloges de la terre et les images d'une ruralité aux allures paysannes auxquels il a donné lieu<sup>13</sup>, alors que la forêt est placée en opposition à cet idéal, comme un lieu de marginalisation<sup>14</sup>. Plusieurs réflexions critiques ont mis en évi-

9. Plusieurs auteurs ont alimenté cette réflexion. Pour n'en nommer que quelques-uns : Antoine Bailly, « L'imaginaire spatial. Plaidoyer pour la géographie des représentations », *EspacesTemps*, 40-41 (1989) : 53-58 ; Pierre Bourdieu, « L'identité et la représentation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35 (1980) : 63-72 ; Rogers Brubaker, « Au-delà de l'"identité" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 3, 139, (2001), 66-85 ; Hervé Gumuchian, *Représentations et aménagement du territoire* (Paris, Anthropos, 1991), 143 p. ; Denise Jodelet, « Représentations sociales : un domaine en expansion », dans Denise Jodelet, dir., *Les représentations sociales* (Paris, Presses universitaires de France, 2003), 47-78.

10. Andrée Corvol, Paul Arnould et Micheline Hotyat, *La forêt : perceptions et représentations* (Paris et Montréal, L'Harmattan, 1997), 401 p.

11. Michel Foucault, « Pouvoir et savoir », dans *Dits et écrits* (Paris, Gallimard, 1994 [1977]), 399-414.

12. Fernand Dumont, « Du début du siècle à la crise de 1929 : un espace idéologique », dans Fernand Dumont et al., *Idéologies du Canada français, 1900-1929* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974), 8.

13. Maurice Lemire établit des distinctions entre le roman régionaliste, agriculturiste, historique, rustique ou de mœurs. Il n'en demeure pas moins que dans l'ensemble, la thématique dominante est tournée vers la valorisation du terroir comme espace agricole et paysan. Par ailleurs, il faut noter que la forêt n'apparaît pratiquement nulle part dans les œuvres de ceux qui ont représenté le mouvement « exotique » ou « parisianiste ». (Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec. Tome II, 1900-1939* (Montréal, Fides, 2<sup>e</sup> édition, 1987), XXIII-XXVIII).

14. Geneviève Brisson, « L'homme des bois d'Anticosti : la figure du guide de chasse et les conceptions sociales de la forêt québécoise », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 60, 1-2 (été-automne 2006) : 163-189.

dence les tensions sociales sous-jacentes à ce discours dominant la littérature, niant notamment une culture de la mobilité associée à la soif des grands espaces, ou celle entre la suprématie d'une culture élitiste sur la culture populaire<sup>15</sup>.

Mais entre les stéréotypes qui se sont greffés autour des œuvres phares qu'ont été *Maria Chapdelaine* (1916), de Louis Hémon, et *Menaud, maître draveur* (1937), de Félix-Antoine Savard, la forêt a alimenté l'imaginaire des écrivains de multiples façons. En effet, la littérature de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle est moins monochrome que ne l'ont laissé entendre certains critiques littéraires<sup>16</sup>. Il ne faut pas oublier que *Maria Chapdelaine* et *Menaud, maître draveur* ont joui de véritables campagnes de relations publiques. La première, surtout, a connu le succès grâce à une interprétation érigée de toutes pièces par les élites conservatrices de l'époque<sup>17</sup>. Quant à *Menaud*, le travail de fond de réécriture et ses rééditions en ont fait une œuvre dont le mariage entre la poétique et le politique est devenu un véritable symbole<sup>18</sup>.

Pour cette étude, vingt-sept œuvres publiées entre 1900 et 1945 ont été retenues en raison de l'importance qu'y occupe la forêt comme cadre de l'action ou pour sa valeur symbolique. Cette période correspond d'une part au moment fort du courant régionaliste<sup>19</sup>, mais elle est aussi marquée par une grande effervescence dans le secteur des politiques forestières<sup>20</sup>.

Cette périodisation permet d'observer la transition qui s'opère à compter de 1930, alors que les références au milieu forestier se multiplient au détour des pages de plusieurs œuvres. La publication, au cours de cette année, du

15. Maurice Lemire, *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »* (Québec, Éditions Nota bene, 2003), 233 p. ; Gérard Bouchard, « Une nation, deux cultures », dans Gérard Bouchard et Serge Courville, dir., *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993), 4-47 ; Christian Morissonneau, *La terre promise : Le mythe du Nord québécois* (Québec, Hurtubise HMH, 1978), 212 p.

16. Michel Biron, François Dumont et Elisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise* (Montréal, Boréal, 2007), 153.

17. Louvigny De Montigny, *La revanche de « Maria Chapdelaine »* (Montréal, Éditions de l'Action canadienne-française, 1937), 210 p. Concernant les polémiques autour du roman, voir Sylvie Sagnes, « Maria Chapdelaine, les vies d'un roman », *Ethnologie française*, 44, 4 (2014) : 587-597.

18. On compterait quatre versions de *Menaud, maître draveur* révisées par l'auteur entre 1937 et 1964 (François Ricard, « Menaud, maître draveur », dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec. Tome II, 1900-1939*, (Montréal, Fides, 1987), 691-700).

19. M. Biron, F. Dumont et E. Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature...*, op. cit., 15.

20. Il s'agit d'une période où se mettent en place les bases d'une gestion scientifique de la forêt. À partir des années 1940, on assiste à un déclin des revenus associés aux rentes forestières et à un recul en matière de politiques publiques dans ce secteur (J. I. Gow, op. cit., 205 ; Stéphane Castonguay, « Foresterie scientifique et reforestation : l'État et la production d'une "forêt à pâte" au Québec, *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 60, 1-2 (été-automne 2006) : 61-93).

recueil de poésie d'Alfred Desrochers (1901-1978), *À l'ombre de l'Orford*, et du roman *Héliér, fils des bois*, de Marie Le Franc (1879-1964), marque un tournant dans la prise de parole et l'appropriation du monde sylvestre par les auteurs. En 1935, Marie-Victorin (1885-1944) publie également sa *Flore laurentienne*, une œuvre à la croisée des savoirs scientifiques et de l'art poétique, qui propose un nouveau regard sur le paysage québécois<sup>21</sup>. Si les grandes explorations et l'arpentage demeurent des préoccupations majeures, le passage d'une société essentiellement rurale vers une société urbanisée et industrialisée donne une nouvelle impulsion aux discours associés au terroir<sup>22</sup>. Dans un contexte intellectuel en ébullition qui appelle à plus d'engagement, l'amplification du mouvement de « retour à la terre » et l'essor de la villégiature, qui stimulent tous deux la circulation sur le territoire, sont probablement au nombre des éléments qui ont suscité chez les auteurs le besoin de s'approprier cet espace.

#### «LA VRAIE PHYSIONOMIE DE LA NATURE LAURENTIENNE<sup>23</sup>»

Politiquement, le mouvement de colonisation crée un consensus et définit les frontières à l'intérieur desquelles peuvent se penser le devenir de la société québécoise et son rapport au territoire. Si l'on débat sur les façons de mener cette colonisation, la colonisation en elle-même s'impose, corollaire d'une nécessaire expansion territoriale<sup>24</sup>. La création d'un discours sur la complémentarité entre la colonisation et l'exploitation forestière, martelé et sanctionné par la Commission de colonisation tenue en 1904, est probablement un des exemples les plus frappants de la domina-

21. M. Biron, F. Dumont et E. Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature...*, op cit., 194.

22. *Ibid.*, 217.

23. Frère Marie-Victorin, «L'étude des sciences naturelles. Son développement chez les Canadiens français», dans *Science, culture et nation* (Montréal, Boréal, Textes choisis et présentés par Yves Gingras, 1996), 42.

24. L'utilisation du terme colonisation pourrait ici faire ressurgir d'anciens débats sur l'élargissement de sa définition comme mode de développement des régions neuves. Cependant, nous nous en tiendrons ici au sens se limitant à l'ouverture des terres agricoles, défendu par Normand Séguin dans «L'histoire de l'agriculture et de la colonisation au Québec depuis 1850», dans Normand Séguin, dir., *Agriculture et colonisation au Québec* (Montréal, Boréal Express, 1980), 27. Il nous semble néanmoins important de rappeler que les principes de la colonisation, au-delà de l'idéologie agriculturiste, ont donné lieu à d'autres réflexions, notamment dans le cadre des théories expansionnistes de l'économie politique défendues au tournant du XX<sup>e</sup> siècle (Errol Bouchette, «Emparons-nous de l'industrie», texte présenté par Yvon-André Lacroix, dans *Les écrits du Canada français*, n° 35, 1972, 187-248, édition électronique, *Les classiques des sciences sociales*, 2011 [1901], <http://classiques.uqac.ca/>; Errol Bouchette, *L'indépendance économique du Canada français* (Arthabaska, La Cie d'Imprimerie d'Arthabaska, 1906), 334 p.



tion du discours sur la colonisation, alors que les efforts et les faveurs de l'État sont alors largement tournés vers l'exploitation forestière<sup>25</sup>.

Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, l'arpentage primitif du sud de la province est alors pratiquement complété. En vis-à-vis d'une vallée du Saint-Laurent acquise à la civilisation s'ouvrent maintenant les espaces nordiques. Certes déjà connues grâce aux voyages de traite et par l'extension de l'exploitation forestière dans les vallées de l'Outaouais, du Saint-Maurice et du Saguenay, suivie tant bien que mal par le mouvement de colonisation, ces contrées demeurent des lieux méconnus, inhospitaliers et hostiles à bien des égards. À la veille de la création de la Commission de colonisation, en 1902, les craintes de devoir « battre la forêt, de coucher sous la tente ou à la belle étoile, d'affronter les forêts<sup>26</sup> » alimentent l'imagination des parlementaires. La longue marche vers *les Hauts* est un parcours parsemé d'obstacles. Été comme hiver, la plénitude de la nature peut se transformer en un épouvantable cauchemar de froid, de chaleur, d'humidité, de neige ou de pluie, de vermines et de moustiques, à rendre fou ou à entraîner dans la mort même les plus aguerris. Mais en raison du sentiment d'exaltation que procure la découverte des contrées neuves, l'explorateur se transforme bien souvent en poète lorsqu'il rédige ses rapports de mission, comme en 1912, lorsque l'arpenteur F. Laliberté arrive – enfin ! – au lac Matagami. Malgré le décès de trois de ses hommes et un bilan mitigé quant à la valeur des forêts, il s'émerveille à

[...] la vue d'une belle nappe d'eau si vaste et si tranquille qu'elle semble désirer la vapeur pour agiter ses flots ; la vue des rivages verdoyants de résineux et rougissants des feuillus à l'automne, la vue de montagnes majestueuses et fières de commander des plaines immenses, enfin, la vue d'une région qui demande la civilisation, tout cela réjouit, et quand sur le soir nos

25. L'argumentaire de la Commission de colonisation est de démontrer l'absence d'antagonisme entre la colonisation et l'exploitation forestière. On convient de la réciprocité économique des deux activités, notamment par l'alternance du travail saisonnier et par l'approvisionnement des chantiers en denrées agricoles. Ce « faux consensus », parce qu'il camoufle en fait des visions diamétralement opposées de la société québécoise, a été relevé et analysé autant chez les observateurs contemporains que plus tard par les historiens. C'est en grande partie sur ce discours que se fonde la législation adoptée en 1904 sur les Terres publiques, qui consacre l'octroi de l'exploitation des forêts aux grandes industries et restreint la colonisation au défrichement de terres agricoles. *Rapport de la Commission de Colonisation de la Province de Québec* (Québec, Charles Pageau, 1904), 125 p. ; *Débats de l'Assemblée législative du Québec*, 10<sup>e</sup> législature, 4<sup>e</sup> session, 1904 (Texte établi par Mireille Barrière, Québec, Assemblée nationale, 1985) ; *Statuts de la Province de Québec*, Ed. VII, chap. 13 ; Guy Gaudreau, *L'exploitation des forêts publiques au Québec (1842-1905) : cadre juridique, mode d'appropriation et évolution des récoltes*, thèse de doctorat (histoire), Université du Québec à Montréal, 1986, 276.

26. *Débats de l'Assemblée législative du Québec*, 10<sup>e</sup> législature, 2<sup>e</sup> session, 1902 (Texte établi par Jean Boucher, Québec, Assemblée nationale, 1983), 250.

yeux regardent descendre l'astre du jour derrière les grands arbres de la forêt vierge, un sentiment d'orgueil monte à nos lèvres<sup>27</sup>.

Le regard que pose l'explorateur sur le territoire dépasse celui d'un technicien chargé de fractionner l'espace. Il représente également les yeux de la nation et à travers le prisme de son imaginaire mathématicien, les grands espaces, même s'ils demeurent inconnus, semblent déjà moins effrayants<sup>28</sup>. Ses relevés contribuent à produire des cartes et à créer des esthétiques qui permettent de démystifier et d'apprivoiser l'immensité. Les écrivains ne semblent pas rester indifférents à ces mutations et à ces nouveaux rapports qui se créent au territoire. Cette rationalité qui s'impose ébranle les acquis hérités des nombreuses années à apprivoiser le milieu forestier, qui avaient forcé le développement d'un sens aigu de l'observation, faisant de chaque accident géographique, chaque arbre, colline ou contour de rivière, autant d'indices et de repères sur lesquels se fier pour traverser les forêts. Lorsque Julienne demande à Héliér, jusqu'où vont les montagnes des Laurentides, il répond surpris : « Mais jusqu'au bout... [...] Je veux dire jusqu'à la mer. Du moins, je le suppose. On n'est pas des savants par ici. J'ai voyagé du haut en bas du fleuve, et je les ai toujours vues partout<sup>29</sup>. » Pour Héliér, pas besoin de « monuments d'arpentage », car « [l]e pays s'étalait dans sa tête ainsi qu'une carte où étaient marqués chaque crique, chaque ruisseau, chaque cataracte, et le méandre des *trails* solitaires<sup>30</sup> ».

Mais le besoin d'organiser l'espace est devenu essentiel pour mener à bien le projet d'expansion territoriale, car ces hommes dotés d'un sens inné du territoire et capables de déchiffrer la forêt demeurent une exception. Tous les récits se chargent de le rappeler et de mettre en scène la menace qui pèse, l'omniprésence du risque de s'égarer. Encore en 1935, malgré les appels répétés pour une appropriation symbolique du territoire qui reposerait sur une connaissance solide des caractéristiques de la flore canadienne<sup>31</sup>, en introduction de la *Flore laurentienne*, le frère Marie-

27. *Rapport du Commissaire des Terres, Forêts et Pêcheries de la province de Québec, 1912-1913*, 45.

28. Claude Boudreau et Michel Gaumont parlent du « monde intérieur » et de la « part de lui-même » que livre l'arpenteur à travers ses descriptions de l'espace, dans *Le Québec sous l'œil de l'arpenteur géomètre* (Québec, Publications du Québec, 2007), 1. Il est également intéressant de noter que, bien qu'ils ne fussent pas destinés à la publication, les rapports d'arpenteurs se rapprochent à bien des égards des caractéristiques des récits d'exploration, tels qu'exposés par Hélène Guy, Sylvie des Rosiers et Nicolas Davignon, dans « Le récit d'exploration. Émergence de l'exploration par l'écriture », dans Pierre Rajotte, dir., *Le voyage et ses récits au XX<sup>e</sup> siècle* (Québec, Éditions Nota bene, 2005), 203-233.

29. Marie Le Franc, *Héliér, fils des bois* (Québec, Presses de l'Université du Québec, 2011 [1930]), 89.

30. *Ibid.*, 47.

31. Frère Marie-Victorin, « Introduction », *Science, culture et nation...*, op. cit., 16.

Victorin admet que notre appréhension du territoire a un « caractère artificiel » et limitée à cette « enclave englobant la partie du Québec la plus densément peuplée et la plus accessible », alors que les régions nordiques, mais également l'est de la province, demeurent encore « difficiles d'accès », « sauvages et les plus inaccessibles »<sup>32</sup>.

Dans un pays caractérisé par une certaine forme de liberté de circulation et d'accès aux ressources, l'arpentage vient également bouleverser les rapports de propriété. Les « monuments d'arpentage » sont dorénavant la référence afin de reconnaître où commencent et s'arrêtent la terre du colon, les concessions de la compagnie, du club de chasse ou celles des réserves forestières. Ils enfreignent une liberté de mouvement, un droit acquis et transmis de génération en génération d'utiliser les ressources pour survivre dans ce monde sauvage. Les bornes et les plaques que pose l'arpenteur confinent dorénavant à sa terre le colon et livrent aux exploitants, essentiellement des étrangers, les richesses du pays. C'est contre ce symbole de la prise de possession et de la domination du territoire que Menaud proteste lorsqu'il fuit dans la montagne pour défendre le droit à tous de chasser librement sur la terre héritée des aïeux : « Etre libre, cela ne se bornait pas à pouvoir dire : "Je fais à ma tête chez-moi. Je suis roi et maître de quelques arpents de terre" [...]. Etre libre c'était aller en quelque endroit qu'on aille où les pères sont allés<sup>33</sup>... ».

### EXPLORER LE TERRITOIRE ET LE TEMPS

L'exploration du territoire et les débats qui alimentent son exploitation trouvent un lieu d'expression dans des œuvres à caractère historique où les auteurs se métamorphosent, par l'intermédiaire de leurs personnages, en guides et commentateurs des transformations que connaît le territoire. Quelques récits nous transportent ainsi à l'époque de la Nouvelle-France et nous font revivre les parcours mythiques des coureurs des bois. Ces œuvres sont avant tout une occasion d'entreprendre un dialogue entre la nature sauvage des débuts de la colonie et l'ère industrielle qui s'impose, comme si la transposition dans le passé autorisait plus facilement à questionner le présent. À plusieurs occasions, on assiste à une mise en prose et en poésie de préoccupations contemporaines telles que celles des

32. Frère Marie-Victorin, *Flore Laurentienne* (Montréal, Les Frères des Écoles Chrétiennes, 1935), 1-3.

33. Félix-Antoine Savard, *Menaud, maître draveur* (Québec, Librairie Garneau, 1937), 220-221.

conservationnistes à propos de la déforestation, entremêlées de réflexions identitaires suscitées par les transformations du milieu<sup>34</sup>.

Arthur Bouchard (1877-1960) dédie son roman *Les Chasseurs de noix* (1922) à la cause patriotique, souhaitant donner « un aperçu sur les petites choses de notre histoire à ceux qui voudront bien [le] lire, et leur peindre un tableau aussi fidèle que possible de la nature canadienne, telle qu'elle était à la naissance de notre race<sup>35</sup> ». Français de souche, tout aussi instruit que doué des qualités physiques nécessaires à la vie en forêt – force, agilité, souplesse, tant de corps que d'esprit –, Roger, le héros de l'histoire, est un coureur des bois exemplaire, aux manières chevaleresques. Avec sa compagne amérindienne Ohquouéouée – également exemplaire –, les deux protagonistes sont en fusion avec une nature et une forêt toujours primitives, sublimes. S'il fait quelques détours du côté du Saint-Maurice, de l'Outaouais et de l'Hudson, la région de prédilection de l'auteur est « cette partie du pays que l'on appelle maintenant les "Cantons de l'Est"<sup>36</sup> », espace des plus appropriés pour rappeler à ses compatriotes leur devoir de mémoire et le lien viscéral qui les lie à la nature sauvage qui était celle du Nouveau Monde.

En ce début de XX<sup>e</sup> siècle, certains éléments des lieux où il guide le lecteur ont déjà subi des mutations irréversibles. C'est pourquoi il entrecoupe son récit d'épisodes didactiques par lesquels il le met en garde contre les incongruités qui pourraient surprendre au détour des pages. Par exemple, si la remontée des rapides de la rivière Saint-François semble impossible à imaginer en 1922, il en était tout autrement au XVII<sup>e</sup> siècle, alors que

tout le bassin de la rivière [...] était encore couvert d'épaisses forêts; ce qui retardait l'écoulement des eaux provenant de la fonte des neiges et maintenait, tout l'été, le niveau de l'eau à la même hauteur qu'il est maintenant à la fin d'avril<sup>37</sup>.

Ce que Bouchard évoque, c'est l'ambivalence que provoque la rencontre des émotions contradictoires que sont, d'une part la vue d'une

34. Sur le mouvement conservationniste, voir J. I. Little, *Patrician Liberal. The Public and Private Life of Sir Henri-Gustave Joly de Lotbinière, 1829-1908* (Toronto, University of Toronto Press, 2013), 376 p.; Marc Gaboury, *Sir Henri Gustave Joly de Lotbinière : Visionnaire et promoteur de la conservation des forêts, au Québec, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, mémoire de maîtrise (histoire), Université Laval, 1998; Michel F. Girard, *La forêt dénaturée : les discours sur la conservation de la forêt québécoise au tournant du XX<sup>e</sup> siècle*, mémoire de maîtrise (histoire), Université d'Ottawa, 1988.

35. Arthur Bouchard, *Les Chasseurs de noix* (Montréal, Imprimerie populaire limitée, 1922), « Préface », n.p.

36. *Ibid.*, 224.

37. *Ibid.*, 164.

pureté primitive idéalisée en voie de disparition et, d'autre part, celle d'une modernité prolifique et bienfaisante. Mais la nostalgie cède rapidement à l'euphorie du progrès, car si la Coaticook est «[a]ujourd'hui [...] presque silencieuse. [...] [c]'est que l'homme l'a domptée, puis attelée ! Et sa force sauvage qui, jadis, ne servait qu'à ébranler les échos des forêts sans limites, fait tourner les roues de plusieurs usines et éclaire la coquette petite ville blottie dans la vallée qui lui sert de lit<sup>38</sup>.» Même si ce passage obligé se révèle troublant, la nature se doit de céder le pas à l'urbanisation et à l'industrialisation.

Ce sentiment mitigé, on le retrouve également dans *La Robe noire* (1932), de Damase Potvin (1882-1964), qui relate la sixième mission nordique du père François de Crespieul. Plusieurs de ses écrits sont un hommage aux pionniers du pays, comme c'est le cas de *La Robe noire*, dont le sous-titre est pour le moins évocateur : *Récit des temps héroïques où fut fondée la Nouvelle-France*. Cette fiction, basée sur les Mémoires du père de Crespieul et d'autres rapports de voyage des Jésuites, est reconnue pour être l'œuvre la plus réussie de Potvin. C'est dans la remontée du « Fleuve de la mort », puis à travers les rivières et les lacs du nord, de campement en campement pour évangéliser les Amérindiens, que nous entraîne l'auteur. Les pages du roman trahissent le mariage des sources auxquelles Potvin puise son inspiration, entre les textes anciens et ses expériences personnelles<sup>39</sup>.

*La Robe noire* se situe dans un « "Wild" ancien<sup>40</sup> », véritable « [f]antasmagorie d'un film de cinéma, à trois siècles de distance en avant. Sortilège ? Mirage ?... Non. Réalité<sup>41</sup> ! » Cinq ans plus tard, Potvin nous transporte cette fois au XIX<sup>e</sup> siècle, sur les traces du fameux *Peter McLoed* (1937). Depuis, les postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson et les moulins de la Price

38. *Ibid.*, 174. Il est intéressant de souligner que les travaux historiques qui ont traité d'histoire forestière ont beaucoup insisté sur l'ouverture des territoires de l'Outaouais, du Saint-Maurice et du Lac-Saint-Jean durant le XIX<sup>e</sup> siècle. On peut penser ici aux travaux menés par Normand Séguin, René Hardy, Guy Gaudreau, Gérard Bouchard. Cependant, au cours de la même période, c'est l'Estrie qui domine dans le secteur de la production des pâtes et papiers en Amérique du Nord. L'industrialisation, l'urbanisation et la déforestation de cette région, au début du XX<sup>e</sup> siècle, sont de ce fait beaucoup plus avancées. Jean-Pierre Kesteman, *Les débuts de l'industrie papetière en Estrie, 1825-1900* (Sherbrooke, GGC Éditions, 2009), 319 p.

39. Comme journaliste, Potvin a voyagé à travers les différentes régions de colonisation et en a rendu compte par des récits de voyage et des œuvres romancées. Pour ne citer que quelques-unes de ses publications : *Restons chez nous !* (Montréal, Québec, J.-Alfred Guay, 1908) ; *L'Appel de la terre. Roman de mœurs canadiennes* (Québec, L'Événement, 1919) ; *Les Ilets-Jérémie : histoire d'une ancienne mission du Domaine du Roi* (Québec, Éditions du Terroir, 1928) ; *La Rivière-à-Mars. Roman* (Montréal, Les Éditions du Totem, 1934) ; *Le Saint-Laurent et ses îles. Histoire, légendes, anecdotes, description, topographie* (Montréal, Éditions B. Valiquette, 1941).

40. D. Potvin, *La Robe noire. Récit des temps héroïques où fut fondée la Nouvelle France* (Paris, Valentin Bresle, Éditeur, Le Mercure Universel, 1932), 166.

41. *Ibid.*, 162.

Brother's ont pris place aux différents endroits où était passé Crespieul. Se référant à la première exploration de la vallée du lac Saint-Jean par l'arpenteur Joseph-Laurent Normandin aux environs de 1733, la fascination qu'exercent sur Potvin le passage du temps et le sentiment de communion avec les ancêtres est explicite : « Cent ans après, tout était encore, naturellement, et davantage, à l'abandon. Du premier poste des Français [...] à Saint-Louis de Métabetchouan, il ne restait que quelques pâles vestiges. [...] Mais c'était encore, comme au temps de Normandin, "le plus charmant de tous les endroits"<sup>42</sup>... » À l'opposé, Potvin rend compte comme nul autre des sentiments de trouble, de dégoût, d'inquiétude, de panique qui sont le lot de la vie dans les forêts québécoises, véritable succession de « luttes de l'homme contre la nature nordique en colère<sup>43</sup> ».

Cette lutte contre les forces de la nature se fait le reflet des luttes que se livrent les hommes, dans ce milieu dépourvu d'humanité où ils sont laissés à eux-mêmes. Le recul historique, les grands espaces, la présence autochtone deviennent autant de supports à l'altérité, de moyens d'installer la distance nécessaire pour autoriser une réflexion politique et mettre au jour les jeux de pouvoir qui accompagnent la conquête territoriale<sup>44</sup>. L'archétype du coureur des bois, cet être empreint d'une liberté pleine de bon sens, est une fenêtre ouverte sur la nature humaine.

À l'opposé des résultats décevants qu'apportait trop souvent la prise d'un lot de colonisation au début du XX<sup>e</sup> siècle, les voyages dans les Pays d'en Haut à l'époque des pelleteries pouvaient encore prendre l'aspect d'« un rêve d'aventure », révélant « [l]a nouveauté, la grâce sauvage du pays »<sup>45</sup>. Mais cette découverte et cette conquête des grands espaces que raconte *Les engagés du Grand-Portage* (1938) ont un prix. Après cinq années passées à parcourir l'Ouest pour y faire la traite des fourrures au sein d'une « brigade spéciale », à constater et à subir les sornioiseries qui s'immiscent dans les affaires commerciales, le coureur des bois Louison Turenne a cette vision nostalgique de la vie au sein de la colonie, « à la lisière de la forêt [...] là où les hommes ont de l'amitié dans le cœur, savent comprendre autre chose que le cri d'une ambition inquiète et prononcer les mots qui ne trompent point<sup>46</sup> ». Les réflexions du père de Crespieul lèvent

42. Damase Potvin, *Peter McLeod. Grand récit canadien* (Québec, Chez l'auteur, 1937), 90.

43. D. Potvin, *La Robe noire...*, *op. cit.*, 149.

44. Le rôle joué par la présence autochtone dans les récits prend plusieurs formes et nécessiterait une étude bien plus pointue en relation aux travaux déjà menés sur cette question, notamment par Denys Delâge et Réal Ouellet.

45. Léo-Paul Desrosiers, *Les engagés du Grand-Portage* (Paris, Gallimard, 1938), 35.

46. *Ibid.*, 203-204.

de leur côté le voile sur les questionnements latents qui peuvent hanter même les plus convaincus. La nature vierge des débuts de la colonie crée une intimité qui incite à l'introspection. Ainsi, que peut répondre le jésuite au coureur des bois Nicholas Peltier, qui refuse bravement de se repentir d'être devenu « plus sauvage que Français ». Crespieul reste songeur, car « [o]n était, alors sur un terrain politique dangereux », et « [p]ourquoi eût-il fallu qu'au fond des solitudes nordiques, il y eût des échos de ces querelles engendrées à Québec par des décisions radicales que devaient nécessairement prendre les autorités religieuses et civiles pour maintenir l'ordre dans la colonie nouvelle ? »<sup>47</sup>. Ces questions, bien souvent, restent sans réponse, et semblent se perdre dans l'immensité des paysages que décrivent les auteurs.

### **LA COLONISATION : AU CONFLUENT DE L'AGRICULTURE ET DE L'INDUSTRIE**

Le mouvement de colonisation, bien que l'on ait chanté ses louanges, s'est révélé à travers les œuvres littéraires avec ses contradictions. Discrètement, certaines œuvres s'éloignent des sentiers battus, soit pour soulever les apories du mouvement, soit pour évoquer les contours d'une colonisation à vocation industrielle. Avec *Maria Chapdelaine*, Louis Hémon avait marqué un virage en donnant un sens à cet espace de la colonisation, à la fois territoire et projet de société. Ce territoire, si difficile d'accès, aux contours encore flous, dont on a de la difficulté à se faire une image concrète, vient de se trouver un nom, « pays de Québec », expression reprise par Savard dès les premières pages de *Menaud*. Hémon parvient à le faire vivre et à créer un imaginaire social à la fois réaliste et métaphorique, en dressant un premier portrait de cette réalité qu'est la colonisation et en exprimant ce qui constitue un milieu de vie unique. Il met en récit les sentiments paradoxaux que fait vivre le bois, exerçant un irrésistible attrait mêlé de hantise et de peur. Ce bois qui possède le don d'offrir des moments de pur contentement et de félicité, comme on en rencontre dans le fameux passage de la cueillette des bleuets au cours duquel Maria et François Paradis échangent leurs vœux, partagés avec des épisodes de la pire inhumanité, tels que mourir dans la solitude, comme François égaré dans la tempête, ou la mère de Maria hors d'atteinte des soins de la médecine.

Dans ce pays neuf, la nature est maître et continue d'échapper à la modernité qui bat son plein. Cette réalité, Vincent Douaire, l'indomptable

47. D. Potvin, *La robe noire... op. cit.*, 169.

personnage du roman de Léo-Paul Desrosiers, *Nord-Sud* (1931), refuse de s'y plier. Il préfère abandonner la douce Josephthe à son exil dans les *Hauts* et partir de son côté vers les mines d'or de la Californie... Le propos de Desrosiers fait si bien écho à la réalité du début des années 1930 qu'on en oublie parfois qu'il situe en fait son intrigue dans le contexte que posait au XIX<sup>e</sup> siècle l'établissement des fils dans les vieilles seigneuries.

En marchant dans les pas de son compatriote, l'auteure d'origine bretonne Marie Le Franc (1879-1964) donne un sens initiatique à sa démarche. Elle retourne sur les lieux où Hémon est passé avant elle, et pousse l'expérience en multipliant les excursions en forêt, ce qui lui permet de saisir avec une grande acuité les différentes dimensions qui façonnent le milieu forestier<sup>48</sup>. Dans son premier roman canadien, *Héliet, fils des bois* (1930), les quelques lignes glissées sur les villages de colonisation abandonnés sur les plateaux laurentiens dès les années 1920 évoquent le dur vécu des hommes et des femmes appelés à transformer en quotidien le rêve imaginé par les élites. Un rêve dont l'échec se lit dans un paysage qui révèle

[...] de distance en distance, de tristes maisons de bois, toutes désertées, [qui] marquaient de bornes régulières la défaite de l'homme dans ses entreprises contre la forêt. [...] Ces colons se ressemblaient tous, montrant plus de goût pour la vie des bois que pour la culture. [...] Ils venaient généralement prendre possession de leurs arpents à la fonte des neiges, bâtissaient une maison, nettoyaient le sol, brûlaient les abatis [...] jusqu'à l'abandon<sup>49</sup>.

Ces premières réflexions sur l'occupation du sol poussent Marie Le Franc à poursuivre sa marche vers le nord en accompagnant un groupe de colons dans sa migration en direction du Témiscamingue au début des années 1930. De son expérience émane un roman, *La rivière solitaire* (1934), dans lequel elle décrit ce vaste espace que l'État s'est décidé à dompter, mais qui refuse de se livrer à l'homme facilement. La Crise, qui précipite au fond des bois des familles, des commis, des prêtres ou des infirmières qui ne sont pas constitués pour en affronter les rigueurs, devient une occasion d'observer la nature et les hommes. Marie Le Franc y décrit les misères, les privations, les primes de départ qui s'épuisent trop rapidement sans même combler les besoins de base, les promesses non remplies des politiciens de Québec et de Montréal.

Comparativement à ses autres œuvres, où la forêt est un lieu de ressourcement, d'éveil des sens et de spiritualité, *La rivière solitaire* insiste sur

48. Marie Le Franc, *Au pays canadien-français* (Paris, Fasquelles éditeurs, 1931), 237 p.

49. M. Le Franc, *Héliet...*, *op. cit.*, 198-199.



la « sélection naturelle » qui se fait rapidement parmi les appelés à s'installer dans ces nouvelles contrées. La conquête du territoire n'est pas accessible à tous. Anne Bruchési, la « petite garde » de passage, bien qu'elle accède à un bref moment d'« épanouissement intérieur » n'en demeure pas moins « un bibelot hors de son cadre dans le Témiscamingue »<sup>50</sup>.

À l'opposé de ces images d'ouverture d'un pays rude redevable à la misère des colons, la colonisation prend parfois un autre visage, celui d'une marche dynamique et rythmée vers la modernité qu'appelle la conquête des ressources. Ici, l'homme de lettres tente une sortie des sentiers balisés par une littérature qui se fait le chantre de la ruralité et donne à l'industrie la première place. La frontière établie entre la vocation agricole et l'industrialisation s'estompe l'instant de quelques pages. La première œuvre dans ce genre, *Robert Lozé* (1903), est la version romancée des thèses soutenues par l'essayiste Errol Bouchette (1862-1912) sur l'avenir économique de la province. Dans un style didactique et moralisateur, l'œuvre de Bouchette est un plaidoyer contre l'apathie des Canadiens français. À travers le personnage de Jean Lozé – le frère de Robert –, Bouchette élabore un archétype de vertu : ouvrier expatrié dans les usines du Michigan, à force d'ingéniosité, de modestie, d'efforts et de patience, il met au point un « procédé de fabrication nouveau et important », qu'il prend soin de faire breveter. Jean Lozé revient ensuite au Québec, à la tête d'une usine, où il peut enfin « réaliser son projet le plus cher, celui d'établir une exploitation au sein de la forêt canadienne »<sup>51</sup>. Si ce projet répond aux aspirations de Jean de retourner vivre parmi les siens, il repose surtout sur des arguments solides et rationnels :

les co-actionnaires du jeune industriel, pas plus que Jean lui-même d'ailleurs, ne se seraient laissés séduire par des considérations de sentiment. Ils appréciaient tout simplement les avantages commerciaux que la réalisation d'une pareille idée pouvait produire et, vu l'abondance des bois, le caractère de permanence qu'ils pourraient ainsi donner à leur placement<sup>52</sup>...

Bouchette en rajoute en précisant la proximité de la voie ferrée, les pouvoirs d'eau abondants, sans compter la récente loi canadienne prohibant l'exportation des bois non transformés. Et surtout, « [c]e domaine qu'il avait conquis par le travail, il entendait l'exploiter par la science »<sup>53</sup>. Jean Lozé, à peine installé, étudie les sols et élabore des projets d'exploitation minière.

50. Marie Le Franc, *La rivière solitaire* (Montréal, Fides, 1957 [1934]), 193.

51. Errol Bouchette, *Robert Lozé* (Montréal, A. P. Pigeon, 1903), 38.

52. *Ibid.*

53. *Ibid.*, 43.

Ce n'est que vingt ans plus tard qu'un autre auteur met sur papier une fiction valorisant l'industrialisation. Le contexte du récit est cependant tout autre. Avec *Jules Faubert, le roi du papier* (1923), Ubaldo Paquin (1894-1982) nous plonge dans le Montréal des affaires du début des années 1920. Faubert est un jeune et ambitieux commerçant de bois qui, très tôt, a flairé le potentiel que représente le secteur des pâtes et papiers, en pleine expansion dans la période d'entre-deux-guerres. De la métropole, où il transige des actions en Bourse, il veille aux affaires de ses usines. Avec l'été qui s'amorce, il faut voir aux approvisionnements :

Déjà de ses agents sont en route. L'un parcourt la Matapédia s'assurant par avance la production des colons pour l'hiver qui vient ; un autre la Nouvelle-Écosse ; un le Lac Saint Jean [*sic*] ; un l'Abitibi. [...] Il se procurera aisément les 80,000 [*sic*] cordes dont il a besoin, chiffre énorme au premier abord. Systématiquement divisé, il peut être augmenté à l'infini tant qu'il y aura du bois dans le Québec et des hommes pour le bûcher<sup>54</sup>.

Comme Bouchette, Paquin livre à quelques occasions sa conception de la société québécoise, et ses opinions sur la nécessaire émancipation économique et intellectuelle des Canadiens français. Cependant, à l'opposé du modèle de vertu incarné par les frères Lozé, Jules Faubert n'hésite pas à spéculer et à utiliser ses contacts dans le monde journalistique pour faire «chanter le gouvernement», de façon à obtenir une subvention pour la construction d'un tronçon de chemin de fer. Ces tactiques ne sont-elles pas, au final, profitables au développement de la province si elles permettent aux Canadiens français de se hisser parmi les grands de ce monde, plutôt que de laisser les ressources entre les mains des étrangers pour un vil prix ?

Le court séjour de Faubert en Abitibi, où il établit une nouvelle usine, est une occasion de dépeindre un milieu de colonisation effervescent, où se fait sentir l'agitation que commande la création d'un nouveau centre industriel en plein cœur de la forêt :

[...] ceux-ci employés à creuser des tranchées pour les travaux de l'aqueduc, d'autres au nivellement des rues, d'autres à terminer le barrage, barrage immense emmagasinant l'eau par millions de gallons avant de le [*sic*] conduire dans les turbines ; d'autres à la construction du moulin.

Un mélange assourdissant des bruits les plus divers se fait entendre du matin au soir, du soir au matin : bruit de marteaux ou celui des haches à équarrir ; bruit du fer qu'on bat sur les enclumes ; celui plus criard et perçant des bou-

54. Ubaldo Paquin, *Jules Faubert, le roi du papier* (Montréal, Pierre-R. Bisailon, 1923), 27.

lons que l'on rive ; grincement des essieux ; stridence du sifflet des remorqueurs ; cris des charretiers commandant les chevaux ; appel des contre-mâtres ; et puis dominant tous ces bruits, celui formidable, de l'eau qui rage contre les roches<sup>55</sup>.

Quelques tabous apparaissent au détour des pages, comme celui de la vente de bois par les colons, une préoccupation pourtant de premier ordre pour le gouvernement<sup>56</sup>. Si la remarque de Marie Le Franc sur le fait que « [l']hiver, Héliér *faisait du bois* » engageant une « demi-douzaine de solides gaillards » pour faire chantier sur son lot de cent arpents en haut de la rivière Cachée<sup>57</sup>, passe presque inaperçue et vient surtout affermir la personnification de l'homme des bois, il en va autrement des propos de Paquin. Chez ce dernier, la vente du bois est un stimulant pour la colonisation. Les cantons neufs de l'Abitibi sont autant d'occasions de profiter des revenus qui peuvent être tirés de la coupe de bois, dans un contexte où les industriels se livrent une guerre de prix. Son récit transforme l'Abitibi en un centre trépidant, « assailli de colons qui se disputent les lots de Dalquier, de Montgay et d'ailleurs assurés d'un débouché pour leur bois<sup>58</sup> ».

L'exploitation forestière prend parfois un visage aussi patriotique que la colonisation agricole. Adolphe Nantel (1886-1954), avec son roman *À la hache* (1932), dans le genre de la chronique des travaux et des jours inspirée des années qu'il a passées comme grand commis au service d'une compagnie forestière, livre un témoignage dans lequel, avec candeur, il fait de l'exploitation des forêts une épopée. Si le rapport des exploits et des dangers que les draveurs devaient affronter a marqué l'imaginaire, la drave incarne ici un temps d'enivrement, stimulé par la vue de tous ces billots qui, en provenance des différents affluents, convergent par dizaines de milliers à travers lacs et rivières vers les centres de transformation. L'ouverture de la digue devient un événement annuel incontournable qui donne le coup d'envoi à une avalanche d'eau et de billots, dont le fracas exprime la force et la démesure du sentiment que génère la perspective du progrès. « [S]pectacle inoubliable<sup>59</sup> » que le déferlement de ces billots coupés par des hommes qui, du matin au soir, « préparent la civilisation

55. *Ibid.*, 98-99.

56. La vente de bois par les colons était notamment un problème au premier plan de la Commission de Colonisation, et qui perdue par la suite.

57. M. Le Franc, *Héliér... op. cit.*, 49. Les italiques sont de l'auteure du roman.

58. U. Paquin, *Jules Faubert... op. cit.*, 143.

59. Adolphe Nantel, *À la hache* (Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1932), 107.

future en abattant la forêt, et alimentent la prospérité actuelle, par l'industrie du bois à papier<sup>60</sup>».

### LA NATURE RÉVÉLÉE

Dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les espaces forestiers inspirent un discours empreint de romantisme. Ils deviennent un lieu d'expression des états d'âme que rendent les longues descriptions paysagères, les métaphores et les analogies avec le milieu. Ce discours, initié discrètement par William Chapman avec quelques poèmes au début du siècle se prolonge avec *Les Chasseurs de noix*, *La Robe noire* ou *Les engagés du Grand Portage*, qui multiplie les envolées lyriques sur les beautés de la nature, affirmant le lien spirituel qui unit l'homme à la forêt. Cependant, ancrées dans l'épopée historique, elles réfèrent davantage à une symbolique qui postule la nature comme lieu de manifestation de la volonté divine, confrontant l'homme à lui-même et à son humanité<sup>61</sup>. C'est en réaction aux transformations liées à l'industrialisation que peut enfin prendre forme un nouveau type d'expérience et se définir de nouvelles esthétiques. Ainsi *Jules Faubert, le roi du papier*, pourtant si préoccupé par ses affaires et motivé par la seule volonté de joindre le rang des Rockfeller et Carnegie, n'en demeure pas moins ému à la vue de cette nature qui offre la possibilité de «[v]ivre simplement la vraie vie simple». À quelques occasions, il se laisse aller aux sensations et aux émotions que seuls les grands espaces sont en mesure de livrer, au «silence des choses où l'on entend plus le bruit tout de stridence du progrès; pas d'usines aux alentours; pas de maisons où vivent des êtres humains, entassés; plus de tramways, plus de trompes d'autos. [...] [U]ne splendeur que jamais aucun peintre, faute de couleurs, aucun écrivain, faute de mots, n'a pu traduire...»<sup>62</sup>.

Ce nouveau contact lyrique avec le monde sylvestre coïncide avec un autre mouvement d'ouverture du territoire, moins expansif et plus discret jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, celui de la villégiature et du tourisme. La pratique d'activités de détente, de loisir, de chasse et de pêche sportive prend place tranquillement et ouvre la voie à une nouvelle relation avec

60. *Ibid.*, 34.

61. Cette représentation de la forêt est caractéristique dans la tradition occidentale. Robert Harrison, *Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental* (Paris, Flammarion, 1992), 401 p.; Keith Thomas, *Dans le jardin de la nature* (Paris, Gallimard, 1985), 401 p.

62. U. Paquin, *Jules Faubert... op. cit.*, 45-46.

la forêt, plus volontaire, en marge des prérogatives économiques et des contraintes idéologiques<sup>63</sup>.

Marie Le Franc est reconnue comme ambassadrice de ce lien sensuel et spirituel entre l'homme et la forêt<sup>64</sup>. Le contact avec la forêt prend la forme, pour plusieurs de ses personnages, d'un voyage initiatique, comme pour Julienne, qui passe un premier été au Canada, isolée dans un chalet des Laurentides pour « voir clair en soi<sup>65</sup> », ou Philippe Jarl, le docteur, scientifique désabusé de la *Randonnée passionnée* (1936), venu « reprendre racine<sup>66</sup> » au contact de la forêt et de son guide, le métis Donat Petikwi. Véritable « créature des bois<sup>67</sup> » ou « réalisation de la forêt<sup>68</sup> », le guide est un heureux mélange de nature et de culture, qui entretient une relation fusionnelle avec son milieu. On le dit d'ailleurs souvent métis, ou du moins il en a les traits à défaut du sang<sup>69</sup>. Assise aux côtés d'Héliér, Julienne a bien conscience que « [l]a nature et [elle] ne parlait pas le même langage<sup>70</sup> », alors que l'homme à ses côtés et la forêt « ne [font] qu'un<sup>71</sup> ». L'espace accordé à la description des personnages, de façon à bien en démontrer les traits tant physiques que de caractère, nous éloigne tout d'abord du territoire, mais pour nous y ramener rapidement. Ces hommes des bois deviennent les figures de proue d'une éthique de l'expansion territoriale et des questionnements que pose une plus grande affluence des lieux de villégiature. Ils forment un rempart face à l'envahissement de la forêt par ces touristes bruyants, excités, néophytes, ignorants et irrespectueux des règles qui sont les siennes. Ils se font « révélateur d'une conscience<sup>72</sup> ».

63. C'est d'ailleurs cette même année que le rapport du MTF évoque la construction de « véritables routes de pénétration » dans le Parc national des Laurentides pour permettre « au public de visiter des régions si pittoresques, d'apprécier à leur valeur les richesses dont notre province est dotée, et de bien comprendre l'importance de les protéger. [...] Il est temps de comprendre que la forêt n'est pas seulement une usine de production de matière ligneuse mais, aussi, un lieu de beautés naturelles dont les citoyens de la province ont aussi le droit de jouir ». « Rapport annuel du Chef du Service forestier », dans *Rapport du Ministre des Terres et Forêts de la Province de Québec*, Ministère des Terres et Forêts, 1929-1930, 68. Sur la démocratisation des activités de loisir en forêt et l'ouverture des territoires, on peut consulter, notamment, Paul-Louis Martin, *La chasse au Québec* (Montréal, Boréal, 1990) 408 p. et Paul Lemieux, « C'est arrivé par chez nous... » : *Tourisme, chasse, pêche, loisir : L'histoire d'un Ministère dans l'Est du Québec* (Rimouski, Ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, 1986), 325 p.

64. M. Le Franc, *Héliér...* *op. cit.*, « Introduction ».

65. *Ibid.*, 68.

66. Marie Le Franc, *La randonnée passionnée* (Montréal, Fides, 1961 [1936]), « collection du Nénuphar », 123.

67. M. Le Franc, *Héliér...*, *op. cit.*, 59.

68. *Ibid.*, 261.

69. Sur la figure du guide, voir Geneviève Brisson, « L'homme des bois... », *loc. cit.*

70. M. Le Franc, *Héliér...*, *op. cit.*, 101.

71. *Ibid.*, 47.

72. *Ibid.*, 91.

Cette parole tente de s'imposer également dans les confidences que livrent des auteurs comme le docteur Auguste Panneton, sous le pseudonyme de Sylvain (1888-1966), avec son recueil *En flânant sur les portages* (1934), ou Félix-Antoine Savard, dans *L'Abatis* (1943). Des souvenirs, de petits contes, des nouvelles, s'entremêlent pour rendre compte de l'éblouissement que procurent les beautés de la nature, mais aussi de la véritable expérience qui lie à elle. Ces écrits intimistes expriment une nouvelle culture en train de prendre forme, qui vient faire contrepoids à une relation conditionnée par les défrichements ou l'exploitation de la matière ligneuse. L'affermissement de la rupture entre le monde rural et le monde urbain provoque un retour vers les grands espaces, et la forêt, parce qu'elle évoque plus que tout autre milieu l'état sauvage, s'impose comme symbole idéalisé de nature<sup>73</sup>.

## CONCLUSION

Les historiens répugnent, pensais-je, à certains biens de l'imagination. Un phénomène de cristallisation s'opère en eux. Ce sont des sages qui s'interdisent de collaborer avec la poésie. Je trouvai que je pouvais être véridique autant que l'historien, si je parlais comme lui d'objets réels, mais pour idéaliser, par endroits, une œuvre à laquelle des annales rigoureuses ne rendraient pas – du moins me le semblait-il – entièrement justice<sup>74</sup>.

Durant sa vie de missionnaire colonisateur, Félix-Antoine Savard a sillonné le pays en compagnie de fonctionnaires et de scientifiques, il a accompagné les défricheurs dans leur dur labeur. «Nous avons lu les relations de nos arpenteurs ; nous avons descendu quelques-unes de nos belles rivières du nord, tout à la joie de découvrir et de connaître<sup>75</sup>.» Comme plusieurs de ses contemporains, Savard était un fervent défenseur du mouvement de retour à la terre, mais un «retour préparé par une étude sérieuse de nos ressources humaines et naturelles, par une réconciliation de l'être tout entier, et non des seuls bras avec la vie rurale<sup>76</sup>». À défaut de pouvoir livrer une explication des contradictions qu'il observe entre les discours et les gestes qui sont posés, la poésie offre à Savard une possibilité de rendre compte, de livrer un témoignage, d'ajouter de la sensibilité à la compréhension de cette réalité complexe qui aura marqué la

73. Andrée Corvol, *L'Homme aux Bois. Histoire des relations de l'homme et de la forêt, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles* (Paris, Fayard, 1987), chap. XII ; Martine Chalvet, *Une histoire de la forêt* (Paris, Seuil, 2011), 250-251.

74. Félix-Antoine Savard, *L'abatis* (Montréal, Fides, 1943), 10.

75. *Ibid.*, 24.

76. *Ibid.*, 27.

société québécoise<sup>77</sup>. Lorsque l'écrivain saisit sa plume pour parler des milieux forestiers, c'est pour tenter de saisir cette part de la réalité et tenter de mieux la comprendre. Pendant que l'État agit à titre de gestionnaire du bien collectif, les écrivains jouent un rôle d'intermédiaire, s'appropriant et questionnant les transformations qui accompagnent les efforts d'exploration, de gestion et d'organisation, dont ils sont témoins.

Le lien étroit qui existe entre les sphères politique et scientifique dans la formation de l'État moderne a déjà donné lieu à des réflexions stimulantes sur la structuration de nos sociétés dans ses rapports au territoire. Quant à la transgression des frontières établies entre la science, le politique et les sensibilités, elle a fait l'objet de différentes démonstrations à travers des parcours individuels<sup>78</sup>. Cependant, il demeure difficile de saisir ces interactions entre les différentes sphères comme phénomène sociétal. Le travail mené ici, proposant une lecture des œuvres littéraires comme discours articulé au contexte social, culturel, politique et économique d'expansion territoriale, se veut une première esquisse des possibilités de décroiser ces univers interdépendants. Un premier recoupement met en évidence certaines questions que posaient déjà, au début du XX<sup>e</sup> siècle, la méconnaissance de ce vaste territoire, son évolution dans le temps, les écarts en regard du mouvement de colonisation et l'émergence d'une relation romantique à la nature. Cependant, la classification des représentations demeure un exercice périlleux qui ne rend pas justice aux subtilités qui sont en amont de leur composition, ainsi qu'à la richesse des rapports sociaux qu'elles permettent de révéler<sup>79</sup>.

Dans l'ensemble, s'il est vrai que, en regard de l'ensemble de la production littéraire des années 1900 à 1945, la forêt demeure marginale, les formes que prend sa présence sont riches d'informations sur nos rapports

77. Ce que Chartier appelle une histoire des appropriations, ou encore des « conditions et [...] processus qui, très concrètement, portent les opérations de construction du sens » (R. Chartier, *Au bord...*, *op. cit.*, 74).

78. Félix-Antoine Savard et le frère Marie-Victorin sont ici probablement les exemples les mieux documentés. Yves Gingras, « Les combats du frère Marie-Victorin », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 58, 1 (été 2004) : 87-101 ; Frère Marie-Victorin, *Science, culture...*, *op. cit.* ; Jean Des Gagniers, *Félix-Antoine Savard et la forêt* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2011).

79. Le problème que pose la catégorisation est central dans les réflexions menées sur les représentations, et plus particulièrement en lien à l'intégration des œuvres littéraires comme discours sur le monde. Si la création de typologies est un moyen de mieux identifier les représentations, ce type d'exercice échappe rarement aux pièges de l'anachronisme. Les catégories proposées par le chercheur ne répondent bien souvent qu'imparfaitement aux catégories existantes au moment de la production des représentations. Également, la séparation des représentations en catégories distinctes vient briser les interactions qu'elles entretiennent entre elles et avec leur milieu de production. Ces préoccupations traversent la réflexion sur les représentations menée par Roger Chartier (voir *L'histoire au bord la falaise...*, *op. cit.*).

au territoire. Les œuvres littéraires permettent de saisir qu'à l'instar des actions menées par l'État, l'appropriation du territoire se présente comme un geste collectif multidimensionnel. Les auteurs qui se sont autorisés à intégrer la forêt et ses personnages à leurs œuvres semblent avoir permis de perpétuer, à petite dose certes, un imaginaire qui se fait le reflet de la conquête ambivalente du territoire par les Canadiens français. Une conquête non pas héroïque – bien que certains auteurs aient tenté cette voie, notamment avec le roman historique –, mais prudente, influencée par les relations avec leurs voisins, à la recherche d'une cohérence entre les exemples qui s'offrent à eux et la réalité de leur milieu, entre le rêve de la colonisation et les ambitions d'une exploitation scientifique et technique des ressources.

On reste parfois sous le coup de la surprise de voir se côtoyer, dans un même ouvrage, chez un même auteur, des visions qui apparaissent au premier abord contradictoires. Dans le Québec de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'idéal de nature et les progrès de l'industrialisation cohabitent et marchent même parfois en harmonie. Si la nature procure des sensations et des émotions qui rapprochent l'homme d'un état qui frôle le mysticisme, c'est aussi en elle que se trouvent contenues les promesses de progrès et d'émancipation. Dans un contexte où la société se voit en possession d'un pouvoir grandissant sur son milieu, par le biais notamment de techniques et de technologies qui semblent vouloir se perfectionner à l'infini, la nature se fait paradoxale, à la fois conciliante tout en restant farouche. C'est «l'homme en face d'une nature qui le repousse de tout l'assortiment de ses duretés secrètes<sup>80</sup>», comme le dit Alfred Desrochers, dans la préface d'une réédition de la *Rivière solitaire*. Mais une nature que l'on ne désespère tout de même pas de parvenir à apprivoiser.

80. M. Le Franc, *La rivière...*, op. cit., 9.



**Liste des œuvres : la forêt comme cadre de l'action  
ou pour sa valeur symbolique**

<b>Auteur</b>	<b>Titre</b>	<b>Ville et maison d'édition</b>	<b>Année</b>
Bouchette, Errol	Robert Lozé	Montréal, A. P. Pigeon, Imprimeur	1903
Chapman, William	<i>Les rayons du Nord. Poésies canadiennes</i>	Paris, Éditions de la «Revue des Poètes»	1909
Chapman, William	<i>Les fleurs de givre</i>	Paris, Éditions de la «Revue des Poètes»	1912
De Montreuil, Gaétane	<i>Fleur des ondes</i>	Québec, la Cie d'imprimerie commerciale	1912
Hémon, Louis	<i>Maria Chapdelaine</i>	Montréal, J.-A. LeFebvre	1916
Frère Marie-Victorin	<i>Récits laurentiens</i>	Montréal, Les Frères des Écoles Chrétiennes	1919
Frère Marie-Victorin	<i>Croquis laurentiens</i>	Montréal, Les Frères des Écoles Chrétiennes	1920
Bouchard, Arthur	<i>Les chasseurs de noix</i>	Montréal, Imprimerie populaire	1922
Paquin, Ubald	<i>Jules Faubert, le roi du papier</i>	Montréal, Pierre-R. Bisaillon	1923
Desrochers, Alfred	<i>À l'ombre de l'Orford</i>	Sherbrooke, Chez l'auteur	1930
Le Franc, Marie	<i>Héliel fils des bois</i>	Paris, Les Éditions Rieder	1930
Desrosiers, Léo-Paul	<i>Nord-Sud</i>	Montréal, Les Éditions du Devoir	1931
Potvin, Damase	<i>La robe noire</i>	Paris, Éditions Valentin Bresle, le Mercure universel	1932
Sylvain	<i>En flânant dans les portages</i>	Trois-Rivières, s.é.	1932
Nantel, Adolphe	<i>À la hache</i>	Montréal, Éditions Albert Lévesque	1932
Frémont, Donatien	<i>Pierre Radisson, roi des coureurs de bois</i>	Montréal, Éditions Albert Lévesque	1933
Le Franc, Marie	<i>La rivière solitaire</i>	Paris, J. Ferenczi et fils	1934
Frère Marie-Victorin	<i>Flore laurentienne</i>	Montréal, Les Frères des Écoles Chrétiennes	1935
Bugnet, Georges	<i>La forêt</i>	Montréal, les Éditions du Totem	1935
Le Franc, Marie	<i>La randonnée passionnée</i>	Paris, J. Ferenczi et fils	1936
Savard, Félix-Antoine	<i>Menaud, maître draveur</i>	Québec, Librairie Garneau	1937
Potvin, Damase	<i>Peter McLeod</i>	Québec, Chez l'auteur	1937
Desrosiers, Léo-Paul	<i>Les engagés du grand-portage</i>	Paris, Gallimard	1938
Sylvain	<i>Dans le bois</i>	Trois-Rivières, les Éditions trifluviennes	1940
Savard, Félix-Antoine	<i>L'Abatis</i>	Montréal, Fides	1943
Le Franc, Marie	<i>Dans la tourmente</i>	Issy-les-Moulineaux, la Fenêtre ouverte	1944
Graham, Angus	<i>Napoléon Tremblay</i>	Montréal, Beauchemin	1945